

Annie DEGROOTE

# L'ÉTOFFE DES SEIGNEURS

Éditions OUEST-FRANCE

## SOMMAIRE

*Les Silences du maître drapier*

11

*L'Oubliée de Salperwick*

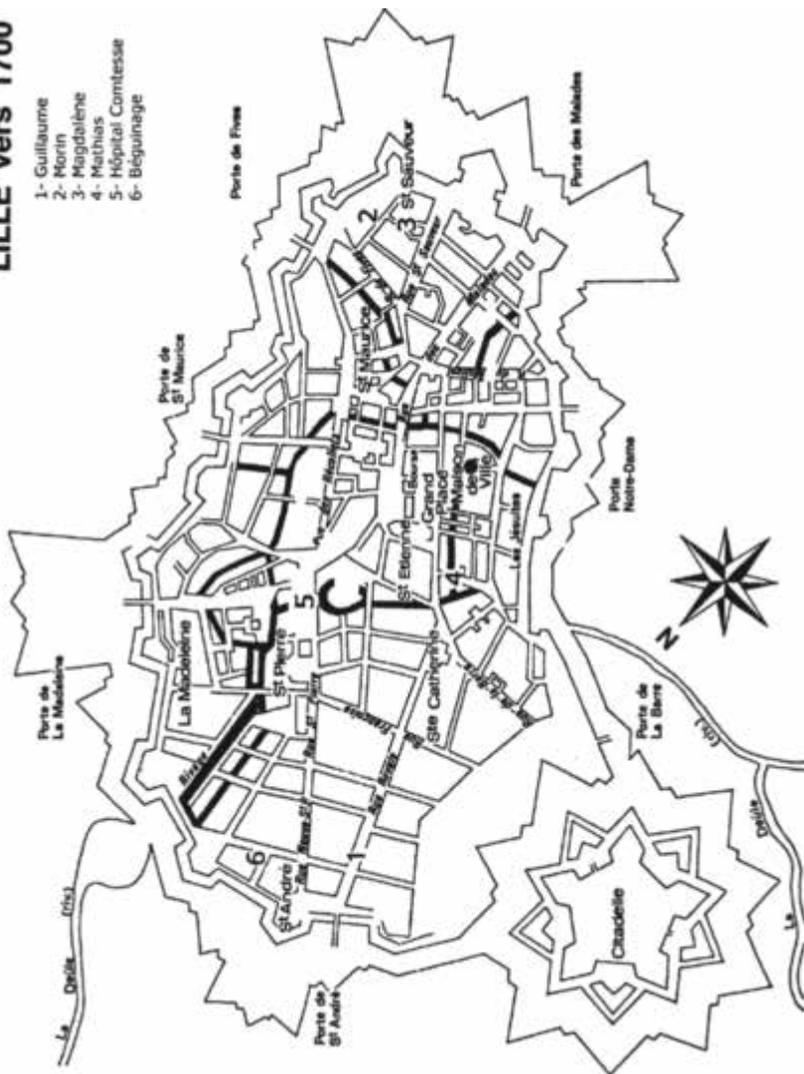
257

*La Splendeur des Vaneyck*

559

# LILLE vers 1700

- 1- Guillaume
- 2- Morin
- 3- Magdaliène
- 4- Mathias
- 5- Hôpital Comtesse
- 6- béguinage



Il est de ces jours qui changent le cours de l'existence. Guillaume Tresnel allait en faire l'expérience.

C'était une période de pures réjouissances. Depuis le jeudi 29 septembre 1729, Lille commémorait la naissance du Dauphin avec une magnificence non égalée jusqu'alors dans l'élégante capitale des Flandres. C'était aussi le début d'une année tumultueuse pour Guillaume, mais le riche marchand drapier l'ignorait encore. Il promenait ses trente-huit ans, sa solitude, son renom et sa belle figure au milieu de la fête.

L'actuel gouverneur, duc de Boufflers, était en ville avec sa suite. Il prenait au sérieux son poste honorifique bien que la vie de Cour commençât à le retenir hors de la province du Nord. Ce jeune représentant du roi Louis XV avait beaucoup impressionné en se rendant au Te Deum dans son carrosse de gala, entouré de sept laquais en livrée d'apparat.

Quatre jours déjà que les rues résonnaient aux cris de « vive monseigneur le Dauphin ! ». Les Lillois témoignaient leur joie par d'incessantes ovations.

L'occupation hollandaise avait eu des conséquences désastreuses sur la région : taxations, villages pillés, invasion de denrées étrangères, mendicité... Mais aujourd'hui, les années de guerre paraissent éloignées.

Pour cette célébration, les représentants de l'autorité locale, le « magistrat », avaient dépensé à outrance, exhorté les particuliers à agir de même, à dresser des châssis, des guirlandes, des girandoles, et à illuminer les façades de leurs demeures.

À l'honneur lors de la procession solennelle, ces « messieurs » du

pouvoir remettaient à plus tard les tracasseries financières. Ils avaient consacré des sommes exorbitantes pour le banquet, pour les distributions de nourriture aux militaires, aux pauvres, aux orphelins de la ville, pour la décoration des édifices. Des constructions légères ornées de dauphins avaient été conçues par d'innombrables artisans au service des peintres et architectes. Des fontaines de vin coulaient pour le peuple, qui recueillait le breuvage royal dans la bouche ou le chapeau.

De tous côtés, on festoyait, dans la rue, devant les maisons et même dans les hôpitaux.

Ce soir-là, tout ce que Lille comptait de notables, de militaires gradés, de nobles, de bourgeois, sans oublier la longue liste des secrétaires, sergents, subdélégués et autres officiers largement gratifiés par le roi, était réuni pour ce « bal en masque », heureux de jouer les extravagants.

Que de chemin parcouru par Guillaume Tresnel en vingt ans !

Une incroyable ascension depuis que le jeune apprenti drapier avait repris, à dix-huit ans, l'atelier de son père. Une ascension qui débuta par les fonctions honorifiques de marguillier, chargé de l'entretien des églises. Jadis, en manteau rouge grenat, il eût fait sonner les cloches des paroisses pendant une heure, pour annoncer les festivités.

Pour sauver la draperie familiale de la ruine consécutive aux guerres et à l'occupation, Guillaume se lança dans le commerce. Il recueillit le mépris de ses deux aînés, qui jugeaient la condition de maître de manufacture de draps et toiles bien plus honorable que celle de marchand. Il ouvrit ses activités sur la dentelle, acquit une appréciable clientèle dans la noblesse, avide de raffinements et garnitures. Il offrit à ses frères la possibilité d'écouler leurs étoffes à l'étranger. Morin et Mathias ne dirent plus rien. Ils dépendaient de lui et, pour leurs débouchés, passaient obligatoirement par son intermédiaire.

Mais toute vaste fortune était impossible sans alliance. Guillaume n'aurait jamais eu la faculté de s'élever avec tant de brio sans une aide capitale.

Les draps de belle qualité se vendaient encore bien en Italie. C'est ainsi qu'il fit la connaissance de Giorgio Corbella. Et son ascension fut facilitée par son mariage avec la séduisante fille du riche négociant vénitien, véritable prince de la soie.

Marché difficile : les Génois détenaient le monopole de la soie sicilienne, mais Giorgio était originaire de Sicile, et il était aussi brillant et intelligent en affaires qu'exquis en relations. Guillaume aimait le père avant la fille, et ce dernier se prit de tendresse pour le jeune

homme. Il lui offrit le monde, l'initia au négoce et devint en quelque sorte son père spirituel.

« Je n'ai pas de fils, unissons-nous. Je t'apporte les fonds, et toi tes talents. »

Ses talents, Guillaume les ignorait, mais il aimait travailler, il était toujours exact dans ses écritures. Il progressa rapidement, se maria, œuvra dorénavant en famille.

En la compagnie de cet homme entreprenant, il voyagea, assumait de plus grands risques, gagna davantage. Il entra à la chambre de commerce. Giorgio lui assura sa protection, une considération, des privilèges matériels, lui insuffla un esprit de liberté. Entre les frères Tresnel, l'écart se creusa.

Guillaume tenta de s'associer avec eux, mais ils s'engourdisaient dans leur métier ; ils courbaient l'échine. Aux premières difficultés de la draperie traditionnelle, Morin s'était installé à son compte dans la sayetterie, fabrique d'étoffes en pure laine sèche. Défense était d'y mélanger des fils de chanvre, ou autres. Mathias, lui, avait rejoint la bourgeterie, qui utilisait pour ses tissus des fils de laine, mêlés de lin, de soie, de fils d'argent et d'or. Ces deux corps de métier, les plus vivants du tissage de Flandre, se faisaient une âpre concurrence et se chamaillaient fréquemment sur leurs insaisissables limites.

Aujourd'hui, Guillaume appartenait à cette nouvelle race d'hommes qui, après 1713, avait su relever la draperie, redonner de l'espoir au commerce, et un certain petit air de prospérité à Lille, qui en oubliait les années sombres.

Songeur, baigné par la lumière des flambeaux et chandeliers, la vapeur des parfums et l'éclat de voix des instruments, il déambulait parmi une multitude de masques et de têtes perruquées, qui assuraient la fortune des barbiers. Le goût du travestissement atteignait la province. Les robes de brocart fleuri, au manteau à plis partant des épaules et datant de la Régence, lui rappelaient son épouse décédée, et leurs fêtes nocturnes.

De grandes bourgeoises avaient troqué leurs toilettes austères pour suivre la mode des nouvelles robes à volants ou à paniers, aux teintes claires. Elles arboraient des dentelles et des falbalas de pierres précieuses. Elles suivaient les figurines de mode française prisées de l'Europe entière. Ces femmes aux étoffes flottantes étaient gracieuses. Elles s'examinaient mutuellement en se croisant dans un frôlement soyeux. Elles prenaient un plaisir évident à évoluer avec légèreté, et les maîtres à danser ne devaient pas être étrangers à leur ondoyante

silhouette. C'était un spectacle d'artifices, un déploiement de fausses hanches et de trompe-l'œil, mais d'une élégance exquise et raffinée.

Guillaume ne voyait pas les regards insistants de deux coquettes en robe de soie et coiffe ornée de fleurs, assises devant la tribune des musiciens. L'une d'elles l'avait reconnu. Elle était sous le charme.

— C'est le « Drapier des Princes » !

— Qui ? demanda la seconde, intriguée.

— Guillaume Tresnel, voyons !... L'un des trois frères Tresnel, celui qui a été reçu à Versailles puis a côtoyé le régent, « le drapier des princes », comme on l'appelle !

Sa compagne le détailla. La queue de sa perruque était nouée à l'arrière par une poche de taffetas noir. Son habit de velours bleu et son loup assorti rehaussaient la lumière de ses yeux. Les parements des manches de son justaucorps laissaient dépasser de la dentelle. Il était de haute taille, la jambe bien faite sous des bas blancs et souliers à boucle. Ses lèvres pleines appelaient les baisers.

— Il est... plein de superbe !

Au même instant, le regard clair de Guillaume croisa le sien. Elle tenta de l'affrioler, espérant qu'il viendrait présenter ses hommages et l'inviter à la danse. Elle lui décocha un sourire, mais il se détourna.

— Il est veuf, l'informa la première.

— Eh bien, c'est le veuf le plus séduisant que je connaisse !

Une troisième jeune femme vint se joindre aux deux babillardes.

— Ne vous méprenez pas, mesdames. S'il remue le cœur de toutes les Lilloises, il ne semble en rechercher aucun. On ne lui compte aucune conquête.

— Dommage ! J'accepterais sans hésitation d'être sa captive !

— Il est impossible qu'un homme pareil n'entretienne pas de relations galantes...

— Oui, c'est étrange.

— La rumeur court sur d'éventuelles activités... inavouables de notre beau drapier.

— Comme ?

— Comme l'alchimie ou le calvinisme.

— C'est grisant !

— Mais dangereux !

— Il ne craint rien, il est l'ami de l'intendant et des grands !

Hardies derrière leur loup de satin perlé et leur voilette de gaze légère, heureuses de s'accorder cette licence inhabituelle pendant ce

court intermède de fêtes, elles osaient observer un homme sans pudeur ni tempérance.

Le lendemain, il leur faudrait revenir à plus de modestie.

Guillaume aperçut son frère Mathias dans la salle attenante au bal. Il sacrifiait aux plaisirs de la bouche près du buffet garni de rafraîchissements et de liqueurs. Il se rengorgeait d'être invité au bal de ce dimanche 2 octobre. Grassouillet, la mine replète, il se tenait très droit, le menton levé, en perruque à crinière, et arborait un sourire satisfait. Il affectait la politesse des nobles qu'il croisait, saluait sans parcimonie, affichait le zèle grimaçant des courtisans. Un soupir indulgent s'échappa de la poitrine de Guillaume.

« Il est prêt à la flatterie et aux intrigues, lui qui n'a jamais mis les pieds à Versailles. Il y arrivera... » pensa-t-il.

Non convié au magnifique banquet de l'Hôtel de Ville, Mathias s'était juré d'y entrer un jour avec tous les attributs – gloire, privilèges et respect – des membres du magistrat. Il s'était rattrapé au dîner du gouverneur, lequel amenait en Flandre le goût français. Il devait l'invitation à son frère Guillaume.

Il aimait la bonne chair. Par coquetterie, il ne portait pas ses bécsicles mais les sortait en cachette pour contempler sa nourriture. Il avait goûté aux huîtres, aux fruits secs exotiques, aux vins de Champagne et de Bourgogne les plus savoureux, au pain blanc « français », aux sauces savantes et aux mets colorés élaborés, comme dans toute l'Europe élégante, par un chef parisien, rôtisseur et pâtissier. Les victuailles étaient servies dans une vaisselle d'argent, sous une profusion de chandeliers. Intimidé par le duc de Boufflers et le nombre incroyable de serviteurs prévenants, il était resté discret et cordial, mais il s'était bercé de l'illusion que les barrières de naissance avaient sauté.

Dans cet hôtel de Santes, de coûteux travaux de réaménagement étaient en cours. Derrière les salles rénovées, s'en tenaient d'autres, en un sérieux état de délabrement.

Oubliant les pièces en réfection, Mathias ouvrait des yeux éblouis sur le luxueux décor, les tapisseries et les drapés, les statuette et les meubles en marqueterie, les candélabres et les miroirs. Il se promettait d'imiter le faste et les manières de ses hôtes lorsqu'il pénétrerait – ce dont il ne doutait pas – dans l'élite de la bourgeoisie, sinon de la noblesse.